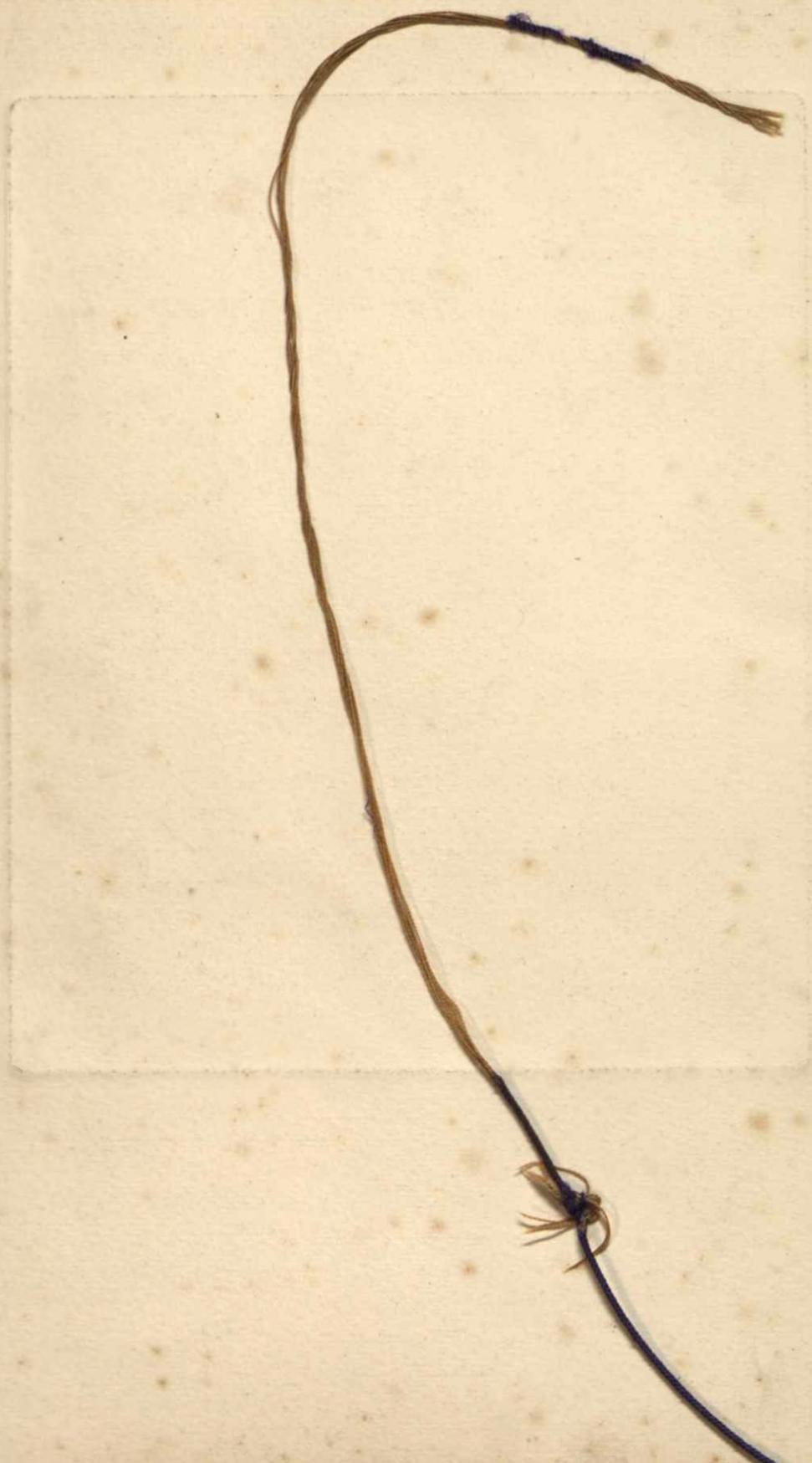


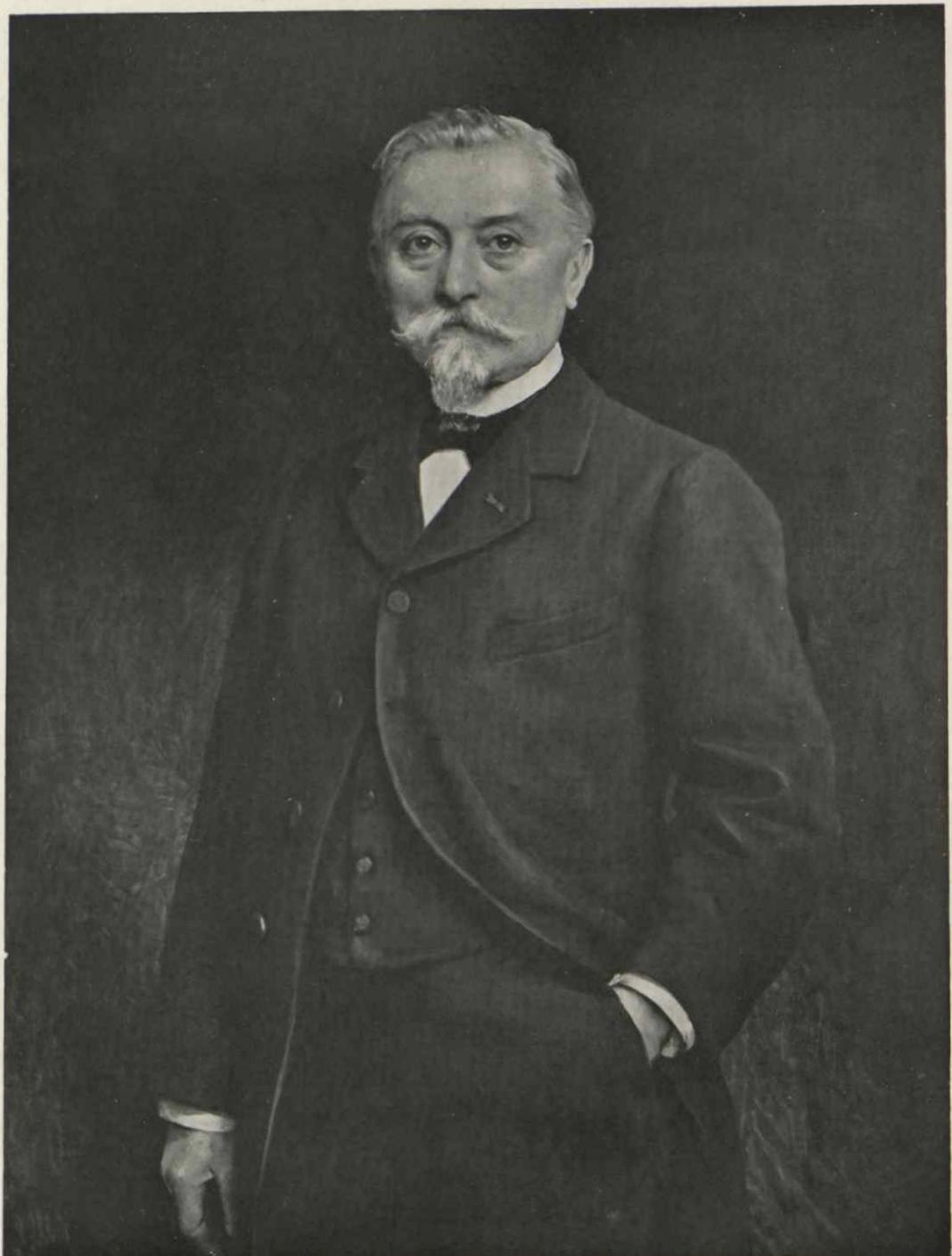
2931.

M.L.GAILLARD

1838 - 1910

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX





BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX

Gaillard

Une Vie de Travail et de Bonté

M. LUDOVIC GAILLARD

Nous avons pensé qu'il ne serait ni sans intérêt, ni surtout sans profit, de consacrer ces quelques pages au souvenir d'un homme dont la vie si pleine, si simple et si pure fut toute entière consacrée au travail, au devoir, à la bonté. Ecrite en toute simplicité, mais en toute sincérité, cette biographie sera un hommage public rendu à un travailleur qui aurait pu faire sienne la belle et vieille devise latine :

Labor improbus omnia vincit

(Il n'est point d'obstacles qu'un travail opiniâtre ne surmonte)

A n'en point douter, s'il lui avait été donné de lire l'éloge que nous faisons de lui, sa modestie s'en fût effarouchée. Mais, pour taire ses scrupules, n'aurions-nous pu lui répondre : « Ce n'est point l'éloge de M. Ludovic Gaillard qu'il a été dans notre pensée d'entreprendre, mais bien plutôt *l'Apologie du Travail*, d'où tout dépend dans ce monde, et *l'Apologie de la Bonté*, ce reflet de

l'idéal céleste, qui donne le bonheur aux autres et le plus doux des contentements à celui qui la pratique ». Et il se fût incliné car, mieux que quiconque, il savait que si, hélas ! le mal est contagieux, le bien lui aussi a sa contagion, heureusement. « Nous sommes, a dit un penseur, tous comme des semeurs dont le sac est percé ; la graine, bonne ou malfaisante, se répand derrière nous, quoi que nous fassions, et d'elle-même elle pousse, sans fin, nourrissant ou empoisonnant les hommes. » M. Ludovic Gaillard, sa vie va le montrer, n'a semé que de bons exemples : aux autres de recueillir ce legs précieux qu'il a laissé, et, à son imitation, de l'accroître pour le transmettre à leurs descendants, chacun de nous n'étant qu'un anneau vivant dans la chaîne ininterrompue des générations.

M. Gaillard (Michel, Ludovic), naquit à Sorges-de-la-Dordogne, le 23 mars 1838. Sa famille est une des plus anciennes du Périgord et apparentée aux plus honorables de la province ; son grand-père fut, pendant de longues années le régisseur du château d'Hautesfort et des propriétés du comte de Damas.

Mais il ne demeura que fort peu d'années en son pays natal, ses parents étant venus se fixer à Thiviers (Dordogne) où, courageusement, ils exercerent la modeste profession d'artisans. Ce fut un bonheur pour l'enfant : dans cette famille labo-

rieuse, on faisait bon visage à la pauvreté. C'est dans de tels milieux que germent les grands et beaux caractères : ils y contractent des habitudes d'ordre, d'économie, de frugalité, de résistance à la peine, et, dans l'unité d'esprit et de sentiment que crée le foyer domestique, les épreuves semblent plus douces à supporter.

N'étant pas de ceux qui, non sans impertinence, peuvent dire à leur père : « Tu as bien assez travaillé pour que je ne fasse rien », le jeune Ludovic vit et comprit de bonne heure toute la beauté, toute la dignité du travail. Si humble que soit la besogne à laquelle on se livre, si on fait sa tâche, si on la fait bien, avec conscience, avec courage, avec joie même, on l'agrandit, on l'honore, on l'ennoblit par cette pensée qu'en travaillant pour soi, on collabore pour sa part à l'œuvre de tous, on sert son pays. « Il n'y a de besogne humiliante que celle qu'on ne fait point ou qu'on fait mal, et il n'y a de vraiment honteux que l'oisiveté de ceux qui, riches ou mendians, se refusent à entrer dans le grand chœur du travail humain. »

Dans ses premières études, l'enfant montra beaucoup d'assiduité et de décision : on sentait que, si sa précoce intelligence était mise à même de donner toute sa mesure, le jeune Ludovic deviendrait *quelqu'un*. Il lui fallait une instruction solide, plus complète, qui pût développer les germes précieux de ses heureuses qualités natives :

activité, attention observatrice, puissance de travail et de réflexion. Ah ! jusqu'où ne serait-il pas monté si la situation modeste de ses parents ne l'eût pas empêché de faire les études qui lui eussent ouvert les portes de nos grandes écoles scientifiques ? Mais son mérite n'en est-il pas plus grand ?

Cependant un oncle bienveillant, M. de Beler, frappé de la précoce maturité d'esprit de son neveu, de son inclination persistante pour le travail intellectuel, de son habileté, de son adresse pour le travail manuel, suppléa à l'insuffisance des ressources des parents du jeune Ludovic et le prit chez lui, à Périgueux, pendant trois ans pour lui permettre de suivre les cours du Lycée de cette ville. L'enfant avait alors douze ans.

Elève de la classe industrielle du Lycée, il se fit remarquer par son application au travail. A force de volonté, il fit là l'éducation méthodique de son esprit. De tous les exercices qu'on lui imposa, il tira la vraie leçon qu'un écolier sérieux en doit dégager, la leçon de l'effort, de la persévérance, de l'énergie. Que d'écoliers se lamentent devant le premier obstacle, au lieu de le franchir courageusement ou au moins d'essayer de le surmonter ! Lui, au contraire, tendait sa volonté et ne trouvait de satisfaction que dans la difficulté vaincue : n'est-ce pas déjà là, en raccourci, l'histoire de toute sa vie ?

Il sait que ses parents ne pourront pas, avec de l'argent, comme le peuvent faire les riches, aplanir devant lui les difficultés de la vie; il ne compte ni sur eux, ni sur des amis pour se faire pousser, recommander, pour lui aider à trouver une carrière. C'est sur son seul travail, sur son effort continu, sur son esprit d'initiative qu'il table pour se tirer d'affaire. Il n'est pas comme ces *fils de famille* (les bien nommés en vérité!) qui attendent tout de leur famille : situation, dot, avenir, existence dorée. Il a d'ailleurs reçu des siens le meilleur et le plus précieux des viatiques : le goût du travail de tous les jours, de tous les instants, et l'assurance qu'en dehors de l'honneur et de l'accomplissement du devoir, il n'y a pas d'autre but pour la vie, il n'y a pas de bien plus véritable.

Durant ses trois années d'études au Lycée de Périgueux, Ludovic Gaillard fit, par le travail, la conquête de sa personnalité, la conquête de la liberté! Quels ne furent pas, en effet, sa fierté et son légitime orgueil, quand à quinze ans, il put s'écrier : « Enfin, je ne suis plus à la charge des autres! J'ai un état! Je puis gagner ma vie! » Bien modestes cependant étaient ces débuts. Pendant deux années, de 1853 à 1855, il est engagé par les ingénieurs chargés des études du chemin de fer de Limoges à Périgueux, en qualité d'aide-opérateur. Il n'avait point en poche de diplôme d'ingénieur breveté par l'Etat; il n'avait point en

tête les multiples connaissances techniques et pratiques acquises par de hautes études scientifiques, dans les grandes écoles, au pied de chaires occupées par des savants éminents, et, ne l'oublions pas, il n'avait que quinze ans. Que de chances contraires se lèvent devant lui à son entrée dans la vie laborieuse !

Eh ! qu'importe ? L'avenir est incertain, soit. Mais du moins nous pouvons être assurés que demain il y aura quelque chose, et ce quelque chose c'est ce que nous aurons fait aujourd'hui. À l'œuvre donc ! Travaillons de la tête et du bras : je veux arriver, j'arriverai ! Notre grand savant Pasteur a dit que trois choses se partageaient toute l'existence humaine : la volonté, le travail et le succès. La volonté ouvre la porte aux carrières brillantes et heureuses ; le travail les franchit, et une fois arrivé au terme du voyage, le succès vient couronner l'œuvre. La vie de M. Gaillard va le prouver.

Volonté inébranlable, énergie, patience, persévérence, étaient, nous l'avons dit, les qualités maîtresses de l'âme si admirablement trempée du jeune Ludovic Gaillard. Un travail acharné lui permet de compléter toutes les lacunes de son instruction scientifique : désormais il va marcher à pas de géant. On trouvera plus loin les grandes étapes de cette marche vers le succès, et ce n'est pas sans surprise que l'on verra, d'année en année,

s'allonger, interminable, la liste des travaux qu'il a conçus ou exécutés. De la lecture de ces états qui ont, au premier abord, cet aspect rébarbatif que présentent les chiffres froids et arides, quelle chaleur et quelle vie bientôt se dégagent ! Et quelle leçon pour nous ! Travaillons, disent ces chiffres, travaillons et persévérons. Travaillons pour vivre, pour agir, pour être homme enfin, dans la plus grande acceptation du mot, mais en travaillant pour nous, c'est aussi pour les autres, pour la patrie, pour l'humanité que nous donnerons nos peines du matin au soir et d'un bout de l'année à l'autre ! Et c'est cet idéal qui nous empêchera de penser à la lassitude et à la monotonie de l'effort qui se répète, à ce cercle où se meut notre activité.

Voyez où en est arrivé le petit aide-opérateur de 1853 : employé par les Ponts et Chaussées, il est à dix-neuf ans conducteur au Grand Central et à la Compagnie d'Orléans, et ce tout jeune ingénieur semble dire à la Nature, en un cri plein de confiance : « A nous deux ! » Remblais, tranchées, ponts, tunnels, son activité créatrice vient à bout de toutes les difficultés ; il s'attaque déjà à de difficiles œuvres d'art, et déjà le succès couronne son audace. A vingt-trois ans, il est en Espagne, comme chef de section chargé d'exécuter les travaux d'une voie ferrée, particulièrement difficiles en une région montagneuse : il sort de cette tâche avec honneur et, en 1862, à 24 ans, il entre au service d'une des

plus importantes des Sociétés Industrielles, la maison « Ernest Gouin & Cie », connue sous le nom de « Société de Construction des Batignolles », dont la réputation, dépassant les frontières de France, est devenue universelle, car il n'est point de partie du monde où elle n'ait accompli quelque œuvre considérable.

Là encore, les rares qualités de M. Ludovic Gaillard furent vite appréciées : le *Chef de service* devint *Chef de division*, le chef de division s'éleva à la première place et fut nommé *Directeur des études et de la Construction*.

Sous l'énergique et inlassable impulsion créatrice de ce travailleur d'une rare puissance, la Société vit sa prospérité grandir sans cesse, et, en 1885, à l'âge de quarante-sept ans, M. Ludovic Gaillard se voyait, juste récompense de ses services et de l'estime sympathique que la douceur de son caractère lui avait acquise, nommé *Administrateur* de cette grande Société.

Entre temps avait éclaté la terrible guerre de 1870-71. Tous les fils de la France se sentirent le cœur serré par l'angoisse et aimèrent d'autant plus leur Mère qu'elle était plus malheureuse. M. Ludovic Gaillard comprenant qu'il était de son devoir d'offrir à sa patrie le concours de sa science, se mit immédiatement à la disposition de la Commission d'armement national. Sachant quels éminents services il pourrait rendre à nos troupes,

on le chargea d'installer et de diriger les ateliers pyrotechniques de Viviers, dans le département de l'Aveyron. Est-il nécessaire d'ajouter qu'avec un pareil chef communiquant à tous sa foi patriotique et sa fièvre de travail, ces ateliers pour ainsi dire improvisés, sortis de rien grâce à la nécessité, fonctionnèrent normalement, et, ainsi que le constatent les rapports, sans aucun accident pendant toute la durée de la guerre.

La tourmente passée, M. Ludovic Gaillard se remit à ses chers travaux, car, là encore, il savait travailler pour la France dont le pur foyer de lumière rayonne plus sur le monde par le génie de ses inventeurs, de ses penseurs, de ses savants, de ses travailleurs, que par l'éphémère gloire que donnent les armes : c'est beau d'être la Force, c'est mieux d'être la Bonté. L'activité de M. Gaillard était inouïe. A cette activité ne suffisaient pas encore les innombrables travaux qu'il dirigeait tantôt sur place, en France ou à l'étranger, tantôt de Paris. Se souvenant qu'il appartenait à une vieille famille papetière de la Dordogne, il avait fondé, en 1858 et en 1879, pour son compte personnel, deux usines pour la fabrication du papier, l'une aux Castilloux, l'autre à La Brugère. Il exploitait également une très importante manufacture de beaux papiers d'impression, dans le Puy-de-Dôme, à Saint-Vincent-de-Blanzat.

Tant de mérite n'était pas resté sans récom-

pense, et longue est la liste que l'on trouvera plus loin des médailles obtenues par cet infatigable travailleur : médailles de bronze, médailles d'argent, médailles d'or. Les distinctions que lui conférèrent les gouvernements étrangers, et, notamment la croix de commandeur de l'Ordre du Nichan-Istikhar, la croix de commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, la croix d'officier de l'Ordre de l'Osmanié, vinrent glorieusement constiller la poitrine de celui « qui avait presque parcouru le monde », dit un de ses admirateurs, et qui avait rendu de si éminents services à l'industrie et aux travaux publics.

Il ne lui restait plus qu'à recevoir l'étoile des braves, car, sur le champ de bataille du travail, il fut toujours au premier rang; le 30 décembre 1898, il recevait la croix de la Légion d'honneur. Si jamais croix fut bien placée, c'est assurément celle-là : il n'y eut d'ailleurs dans tout le pays, à Paris comme en Dordogne, dans sa petite patrie dont il était l'honneur et l'orgueil, qu'un cri unanime pour dire « que le Gouvernement de la République s'était honoré en décernant à ce vaillant cette croix de chevalier de la Légion d'honneur. »

Le 5 Janvier 1899, M. Ludovic Gaillard réunit ses collaborateurs en une fête de famille où présidait une fée invisible et présente à la fois : la Cordialité. Au moment où le champagne pétilla dans les verres, M. Gouin, fils du fondateur et

président du Conseil d'Administration de la grande Société Industrielle, se leva et prononça le toast suivant, où pétille aussi l'humour :

Messieurs,

Je suis heureux de lever mon verre pour féliciter, en votre nom et au mien, mon collègue et ami Gaillard, de sa nomination de chevalier de la Légion d'honneur; et je le remercie de la bonne idée qu'il a eue de nous réunir ce soir autour de cette table, où nous fêtons sa décoration. Elle est la juste récompense d'une vie de travail et des nombreux services rendus à l'œuvre du génie civil en France et à l'étranger. Je ne veux pas vous dire tout le bien que je pense de M. Gaillard; d'abord parce que vous le connaissez et l'appréciez autant que moi; et puis à cause de son extrême modestie, et je ne veux pas m'exposer à faire rougir jusqu'à son champagne!

Messieurs, si la distinction que nous célébrons est flatteuse pour M. Gaillard, elle l'est non moins pour la Société de Construction des Batignolles, votre vieille maison Gouin qui, à chaque décoration accordée à l'un de ses membres, se trouve par le fait chaque fois un peu plus décorée... et honorée.

J'ai calculé le nombre des croix de la Légion d'honneur reçues depuis que nous existons, la maison et moi, car par une singulière coïncidence nous avons, elle et moi, à peu de chose près le même âge, cinquante-trois ans, ce dont nous nous félicitons inversement.

Eh bien! pendant ces cinquante-trois ans, nous avons été décorés quatorze fois. La première croix date de 1849; elle fut naturellement donnée à votre regretté fondateur, dont la mémoire continue à planer sur cette maison qu'il aimait tant; en 1863, il était fait officier et, en 1874, le maréchal de Mac-Mahon lui octroyait la haute récompense de la croix de Commandeur.

Le second ingénieur doté du ruban rouge fut, chez nous, en 1855, M. Alexandre Lavalley, mécanicien et constructeur très habile, qui plus tard acquit une grande réputation dans le percement de l'isthme de Suez, l'œuvre la plus belle et la plus féconde des temps modernes.

Après Alexandre Lavalley, que peu de vous ont connu, je trouve la croix de M. Fouquet, dont nous regrettions ce soir vive-

ment l'absence (il est pour quelques jours dans le Midi)... Profitons-en pour adresser notre profonde admiration à ce travailleur infatigable, à ce collaborateur d'une intelligence si déliée, d'une compétence et d'une expérience si rares, auquel la Société doit beaucoup de ses succès et de son renom.

En 1877, la décoration est accordée à mon ancien collègue, M. Lemaire. Vous vous rappelez presque tous, Messieurs, l'ingénieur éminent, l'administrateur hors ligne, le chef sympathique et bienveillant que fut M. Lemaire ; avec lui, la maison a fait une grande perte et, en lui, pour ma part, je regrette un conseil bien précieux, un ami bien dévoué.

Les autres décorés de la Société sont ici ce soir tous présents, à l'exception de M. David Röderer, dont la brillante carrière à la maison a été couronnée par l'exécution du port de Tunis, qu'il n'a plus voulu quitter, et de Landau qui, sur les bords de la Néva, veille à l'exécution du plus grand ouvrage de rivière que nous ayons jamais eu à édifier.

Mes voisins et mes vis-à-vis sont mes collaborateurs du jour, qui ont toute ma confiance et mon amitié ; vous vous associerez certainement à mes sentiments personnels, en les félicitant sur leurs croix passées, et en souhaitant à la Société une longue continuation de leur utile concours.

Enfin, Messieurs, nous serons également d'accord pour lever nos verres en l'honneur du dernier décoré, notre aimable amphitryon, et pour boire à la santé de la maison Gouin qui, d'ailleurs, à travers les ans, me paraît encore jouir d'une mine assez prospère.

A la santé de M. Gaillard.

A la santé de la Société de Construction des Batignolles.

5 janvier 1899.

Tres ému, parce que très modeste, M. Ludovic Gaillard répondit quelques mots fort simples et par cela même très éloquents, car la véritable éloquence vient du cœur. Et comme il convenait à son caractère, il reporta tout l'honneur qui lui était

fait sur la Société et le personnel dévoué qu'il dirigeait avec tant d'autorité et de ferme douceur.

Monsieur,

Je vous remercie des paroles bien trop flatteuses que vous venez de prononcer à mon sujet.

Lorsqu'en 1862, j'eus la bonne fortune d'entrer dans la maison Ernest Gouin et C^{ie}, j'étais loin de penser qu'un jour j'en deviendrais l'un de ses chefs; en me désignant, en 1884, pour faire partie du Conseil d'administration, Monsieur votre père, qui fut toujours si bienveillant pour moi, me fit là un grand honneur que je n'oublierai jamais.

Messieurs,

En vous réunissant ce soir, j'ai voulu vous exprimer toute ma satisfaction de m'être trouvé à la tête d'un personnel si dévoué aux intérêts de la Société et qui m'a toujours été si sympathique.

Ainsi que vous l'a si bien dit M. Gouin, nous devons voir dans la distinction honorifique qui vient de m'être accordée, une récompense qui rejaillit sur tout le personnel de la Société.

Nous ne devons pas oublier, en effet, Messieurs, que c'est grâce à votre concours que nous avons pu exécuter dans des pays divers et parfois si lointains, les importants travaux entrepris par notre Société. Je suis sûr d'être l'interprète de vos sentiments unanimes en proposant de boire à la santé de M. Gouin et à la prospérité de la Société de Construction des Batignolles.

Puis, lorsqu'il eut reçu le joyau que tous ses collaborateurs, disons mieux, que tous ses amis s'étaient cotisés pour lui offrir, il ne put qu'ajouter ces quelques mots, tant son émotion était grande :

Je suis tout particulièrement touché de la marque de sympathie à laquelle vous avez bien voulu vous associer en m'offrant cette belle croix, et je vous en remercie bien vivement.

Enfin voici une lettre à la fois officielle et amicale qui, s'ajoutant à ce que nous avons dit, viendra corroborer cette idée que, parmi les plus dignes d'arburer fièrement le ruban rouge vaillamment conquis par près d'un demi-siècle de labeur assidu, le nouveau légionnaire était le plus méritant.

9 février 1899

Mon cher Monsieur Gaillard,

Je suis véritablement heureux d'avoir été chargé par le Grand-Chancelier de vous recevoir dans l'ordre national de la Légion d'honneur, car je vous connais depuis longtemps et, depuis longtemps, je sais que vous êtes digne, par vos nombreux travaux, par votre vie si bien remplie, de la distinction qui vous échoit comme le juste couronnement de votre longue carrière d'ingénieur.

Recevez donc cette croix que vous avez si bien gagnée, que vous porterez si bien, et dont la remise va être officiellement constatée dans le procès-verbal que j'ai préparé et que nous signerons ensemble.

Que ces quelques mots, partis du cœur et que je vous laisse, restent rattachés à cette cérémonie comme le souvenir d'un ami bien dévoué.

FARGAUDIE,
Inspecteur Principal des Ponts et Chaussées,
Vice-Président du Conseil Supérieur.

M. Ludovic Gaillard pouvait être justement fier de la distinction que le Ministre des Travaux Publics lui avait fait accorder, mais il savait bien en lui-même que notre distinction véritable ne dépend heureusement que de nous-mêmes et de nos œuvres et nullement de la faveur ou de l'indifférence d'un ministre. Il faut croire cependant que son mérite parlait bien haut en sa faveur car, en 1899, un nouvel honneur lui était fait, plus modeste et plus

glorieux en même temps : de même que la suprême distinction réservée à un officier dont la poitrine est barrée de toutes les décorations les plus hautes même, est la simple médaille militaire, de même le légionnaire reçut du Ministre du Commerce et de l'Industrie la *Médaille d'honneur du Travail*.

Nous disions, au début de cette biographie, que la vie de M. Ludovic Gaillard fut toute entière consacrée au travail, au devoir, à la bonté. Nous avons suffisamment montré, croyons-nous, que le travail fut l'idéal de sa longue et cependant trop courte existence : ce labeur incessant est une des formes sous laquelle le devoir se présentait à lui, mais ce n'est pas la seule.

Que serait l'homme sans les affections du foyer, sans les joies de la famille qui lui donnent la force et le bonheur? Sans la famille, où l'homme apprendrait-il à aimer, à s'associer, à se dévouer? Nous n'avons pénétré dans la vie intime de M. Ludovic Gaillard que pour mieux montrer par quels prodiges d'énergie il s'était fait un nom par lui-même : si jamais « être le fils de ses œuvres » fut une expression pittoresque et juste, n'est-ce pas à lui qu'il la faut appliquer?

Mais nous manquerions à tous nos devoirs de biographe en ne nous inclinant pas respectueusement devant celle qui fut sa noble et vaillante compagne, si digne de lui par les qualités du cœur et de l'esprit, la mère de ses fils à qui tous deux se

plurent, tradition de famille, à enseigner par leurs exemples, l'idée du devoir, de l'honneur, de la fraternité. Grande et noble fut la tâche des deux époux : soulager, consoler, relever l'idéal de la vie pour les humbles, les souffrants, les tout petits. Cette manie du dévouement pour le prochain (l'expression n'est pas irrévérencieuse), ils la puissaient dans leur grand cœur et dans leur foi : « Aimez-vous les uns les autres » telle était leur devise.

M. Ludovic Gaillard était un croyant : mais avec la largeur d'idées qui lui était familière, il bannissait de la religion toute intolérance, toute polémique, il voulait une religion rayonnant de paix, d'amour, de dévouement. Et cela est si vrai que lorsqu'il fut, en 1901, élu conseiller général, les deux partis adverses le réclamaient comme étant un des leurs, tant il représentait bien l'idéal du citoyen, intègre et tolérant, ennemi de l'intrigue et de la compromission.

Heureux dans ses affections familiales, il voulait que tous fussent heureux autour de lui : voir souffrir les autres, pour un grand cœur, n'est-ce pas plus pénible que de souffrir soi-même? N'y a-t-il pas, comme l'a dit La Bruyère, une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères?

Il fit, pour ses ouvriers, construire des habitations commodes et luxueuses de propreté. Et comme il combattait partout la misère, il voulait

combattre aussi la maladie et l'ignorance. Non content de subventionner largement toutes les œuvres charitables, il se montra le modèle des philanthropes en faisant construire auprès de sa cité ouvrière, trop éloignée du bourg le plus voisin, une chapelle et une école.

Il ne se croyait pas quitte envers ceux qu'il employait en leur payant le salaire rémunérateur de leur travail. Le travail pour lui n'était pas seulement une marchandise, c'était une chose sacrée qui, entre l'employeur et les employés associés, doit créer un lien de gratitude mutuelle. C'était plus qu'un patron, c'était un ami, un père : labeur, bonnes actions, bons conseils, paroles d'espoir, encouragements, rien n'était fait ni donné à demi. « Oh ! comme la question sociale, disait le chanoine Cauvin dans l'oraison funèbre de M. Gaillard qu'il prononça dans l'église de Thiviers, comme la question sociale, si angoissante à l'heure actuelle et qui préoccupe à si juste titre tant de nobles cœurs et de grands esprits, serait vite résolue si tous les patrons étaient des chrétiens de la trempe de M. Gaillard ! »

Les fruits de son expérience, il les prodiguait et tous les recherchaient. En 1899, il fut appelé à siéger comme membre de la Chambre de Commerce de Périgueux et il n'hésitait pas, si précieux que fût pour lui le temps, à venir de Paris à Périgueux pour assister aux réunions, pour y apporter

ses lumières, et à repartir aussitôt après, sollicité par d'autres devoirs. En 1909, la Chambre de Commerce le sollicitait comme vice-président. Il était également censeur de la Banque de France.

Toute robuste qu'était sa santé, il se résigna cependant, pour ne pas la soumettre à de trop rudes épreuves, à résilier, en 1905, ses fonctions d'Administrateur de la Société de Construction des Batignolles, à laquelle il avait consacré quarante-trois ans de zèle et de dévouement. Dans son assemblée générale du 23 décembre de la même année, le rapport du Conseil d'administration lui en exprima solennellement tous ses regrets. En voici un extrait :

Messieurs,

Nous avons le regret de vous annoncer que notre excellent collègue et ami L. Gaillard nous a remis, au 30 juin dernier, sa démission d'Administrateur. Déjà, depuis un certain temps, M. Gaillard nous avait manifesté son intention de se retirer du Conseil; il nous disait qu'après plus de quarante ans d'une étroite collaboration, il avait droit à un repos bien gagné; fort heureusement aucun symptôme, ni dans sa santé ni dans son activité, ne justifiait une pareille résolution; mais finalement nous avons dû nous incliner. Hâtons-nous de dire que notre ancien collègue a consenti à rester notre ingénieur-conseil pour nos entreprises de travaux publics et que, s'il s'est soustrait aux soins et aux responsabilités de la direction quotidienne de nos affaires, il continuera, comme ingénieur-conseil, à nous donner, sans le marchander, le précieux concours de ses avis expérimentés et veillera plus particulièrement à la liquidation des affaires non encore réglées qu'il a précédemment dirigées en qualité d'Administrateur.

M. Gaillard était entré à la maison Gouin en 1862, comme chef de service de nos travaux des Pyrénées; jusqu'en 1885, il a

eu la direction de nombreuses entreprises de chemins de fer exécutées par nous en France et à l'étranger, puis devint Administrateur en février 1885, à la mort de votre premier Président. Dans ces fonctions successives, où il contribua largement à la prospérité de la Société, M. Gaillard a su inspirer à tous autant d'estime que d'affection, et tous, aux Batignolles, nous sommes heureux de pouvoir lui continuer, quoique d'un peu moins près, les mêmes sentiments.

Hélas ! la fin de cette belle carrière approchait. M. Ludovic Gaillard ne consacra point au repos les dernières années de son existence, il était resté Administrateur-conseil de la Société de Construction des Batignolles, et, jusqu'à la veille de sa mort, il travailla, voulant, comme un soldat, tomber au champ d'honneur. Le samedi, 15 janvier 1910, à 11 heures du matin, il succombait presque subitement en sa propriété des Castilloux, entouré de sa femme et de tous ses enfants pleurant cette perte irréparable.

Pour se rendre compte de ce que furent, à Thiviers, les obsèques de cet homme de bien, il faudrait citer les extraits des journaux, d'opinions bien différentes cependant, mais unanimes dans l'expression de leurs regrets et de leur sympathique vénération pour sa mémoire.

Elles eurent lieu le mardi 18, à 11 heures du matin. Malgré le mauvais temps, une affluence considérable témoigna par sa présence de la grande sympathie qu'elle avait pour le défunt. Un service religieux eut lieu à 10 heures aux Castilloux, puis

le cortège se mit lentement en marche pour Thiviers, sous une pluie continue, mais offrant un spectacle impressionnant sur cette route pittoresque et solitaire, que le grand ingénieur avait parcourue tant de fois, y faisant tant de projets et créant par la pensée tant de merveilles.

La Croix du 23 janvier 1910 nous donne le compte rendu suivant :

Mardi dernier, étaient célébrées, dans l'église de Thiviers, les obsèques religieuses de M. Ludovic Gaillard, ingénieur, propriétaire des usines des Castilloux.

Une foule immense était accourue de tous les points de la région pour déposer aux pieds de la dépouille mortelle de cet homme de bien, de ce patron modèle, respecté et aimé de ses nombreux ouvriers, l'expression de ses regrets bien sentis et donner à sa mémoire le témoignage ému de sa vénération. Riches et pauvres se pressaient autour de son cercueil. M. Gaillard avait su, en effet, se concilier l'amitié de tous. Intelligence d'élite, travailleur infatigable, il avait conquis, par un labeur persévérant, une situation des plus brillantes. Les distinctions les plus flatteuses étaient venues récompenser en lui l'homme de science et l'homme de foi ; au titre de chevalier de la Légion d'honneur, il joignait le grade de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand ; mais, au sein de la fortune et des honneurs, il avait su garder cette simplicité et cette bonté pour tous qui sont la caractéristique des grandes âmes et qui captivent. Aussi ses funérailles ont-elles revêtu le caractère d'un deuil public.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Aubarbier, président de la Chambre de Commerce de Périgueux ; de Peyrecave, directeur de la Banque de France ; docteur Judet de Lacombe ; Hautefort, juge de paix ; Louis Lacoste, papetier ; Frachet, agent d'affaires. Le corbillard était précédé d'un drap mortuaire que portaient quatre des principaux ouvriers des Castilloux : MM. Chaussadat, Limousin, Degrasat et Andrieux. En tête du convoi marchait la fanfare de Thiviers, dont M. Gaillard était

vice-président. La Société de secours mutuels, qui s'honorait aussi de le compter parmi ses membres bienfaiteurs, assistait en corps. Un char, tout couvert de riches couronnes offertes par les ouvriers et les nombreuses sociétés dont le défunt était membre, s'avancait derrière le clergé. Mgr l'Evêque de Périgueux, pour témoigner de sa haute sympathie pour le défunt et sa famille si douloureusement frappée, s'était fait représenter par M. le vicaire général Bruzat qui présidait la cérémonie, entouré de nombreux prêtres venus se joindre au clergé de la paroisse.

Avant l'absoute, M. le chanoine Cauvin, curé de la Cité de Périgueux, est monté en chaire pour rendre un hommage public à la mémoire de M. Gaillard. En un langage ému, en des termes choisis et délicats, l'orateur a comme buriné les grands traits de cette vie si active, si chrétienne et si bien remplie, dignement couronnée par les dernières consolations de la religion.

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire en entier l'éloge de M. le chanoine Cauvin :

Mes frères,

On m'a dit qu'il était bon qu'un mot fut prononcé ici, à la mémoire de celui que la mort vient de frapper d'une façon si cruellement rapide. Ce mot eût été dit splendidement par M. le vicaire général Bruzat, que Mgr l'Evêque a bien voulu déléguer pour le représenter à cette triste cérémonie. Nul de ceux qui connaissent Monseigneur ne sera surpris de cette délicate attention : il a voulu donner au cher défunt un témoignage de son admiration, et à sa famille l'assurance de sa paternelle sympathie.

Mes frères, ce ne sont pas des fleurs que je viens répandre sur une tombe, mais bien plutôt des prières que je viens réclamer pour le grand chrétien que fut M. Ludovic Gaillard.

Vous n'attendez pas de moi que je trace ici le tableau achevé d'une vie toute faite d'un inlassable labeur de jour et de nuit, et dont les œuvres, multipliées jusqu'à l'infini, échappent à une analyse qui devrait nécessairement rester incomplète par bien des côtés.

A d'autres de dire les voyages de M. Gaillard à travers le monde. — Oui, je dis bien, à travers le monde — où il a laissé partout des travaux d'art qui témoignent de sa haute intelligence,

de ses hardies initiatives et des ressources d'un esprit éminemment délié, souple et actif.

A d'autres de louer la sagesse de ses conseils, la limpidité de ses calculs, l'impeccable sûreté d'un jugement qui voyait loin et droit.

A d'autres de dire comment il avait conquis — si je puis ainsi parler — à la force du poignet cette situation si brillante et qui, chose étonnante, avait soulevé autour d'elle, sans l'ombre d'une jalouse, tant on la savait méritée et bien acquise, une admiration mêlée de respect et de sympathie.

C'est que, dominant toutes les autres qualités que je viens de dire, il y avait chez M. Gaillard une vertu dont l'attrait a toujours été irrésistible : la Bonté. La bonté qui donne au talent, qui donne à la fortune, qui donne même à la gloire ce quelque chose d'achevé et de surhumain qui charme et captive à la fois.

Sa bonté ! Ah ! vous la connaissez bien, et vous en avez savouré les fruits, vous tous ses ouvriers, dont les larmes disent plus que toute éloquence, combien vous comprenez le malheur qui vous frappe.

Mais aussi vous étiez pour lui plus que des ouvriers, vous étiez ses enfants.

Je me rappelle, lors de la visite que je fis, il n'y a pas longtemps, aux Castilloux, avec quelle joie douce et souriante il me promenait à travers ces habitations qu'il a bâties pour vous. Les coquettes maisons qui s'étagent çà et là sur la colline, au milieu de bouquets de verdure ! Comme de ce désert il a su faire une ravissante Thébaïde où, à part le bruit des machines, règne un silence presque monacal ! Combien il était heureux de me parler de chacun de vous, de votre situation, de vos qualités, de vos aptitudes, de vos enfants. De vous, il savait tout, il s'intéressait à tout. Je le crois bien, c'était un père, et un père si bon !

Et il était si bon, parce qu'il était chrétien ; chrétien d'une foi simple, mais robuste et vaillante, qui fut le régulateur de sa vie et le principe de presque tous ses actes.

Voilà pourquoi, sur les bords de la rivière — car il semble qu'on prie mieux quand à nos prières se mêle la chanson des eaux — il avait bâti cette chapelle des usines, si gracieuse. Là, chaque dimanche, quand il était aux Castilloux, il marchait à votre tête pour assister à l'office divin, toujours père, donnant à ses enfants

l'exemple qu'il leur doit. Il savait, ce grand chrétien, que l'homme ne vit pas seulement de pain, et que le corps, après le travail de la semaine, a besoin du repos et des joies chrétiennes du dimanche pour refaire ses forces et rajeunir ses énergies.

Voilà pourquoi encore, à côté de la chapelle, il avait établi une école pour vos enfants, les voulant instruits des connaissances humaines, mais instruits surtout des choses de la religion, qu'il regardait comme la meilleure éducatrice et la plus sûre gardienne des vertus qui, tout en faisant l'homme vraiment digne de ce nom, lui assurent ici-bas la plus grande somme de bonheur possible.

Qu'est-ce que je viens de faire, mes frères ? Mais je viens tout simplement d'esquisser devant vous le portrait du vrai patron, du patron chrétien, qui se sent investi, de par Dieu, d'une sorte de sacerdoce, et qui sait qu'il a charge d'âmes, à l'égard de ceux sur lesquels il a autorité. Oh ! comme la question sociale, si angoissante à l'heure actuelle, et qui préoccupe à si juste titre tant de nobles cœurs et de grands esprits, serait vite résolue si tous les patrons étaient des chrétiens de la trempe de M. Ludovic Gaillard !

Que de choses il resterait encore à dire sur la douceur de son caractère, sur son inépuisable charité envers les pauvres, sur son dévouement à toutes les œuvres religieuses ou sociales, sur les délicatesses de son amitié, sur cette parfaite loyauté en affaires qui, d'instinct, l'éloignait de quiconque lui avait paru, je ne dis pas malhonnête, mais simplement indélicat, sur cette modestie enfin qui s'étonnait d'un éloge et lui arrachait un sourire interrogateur.

Quelle force devait avoir un tel homme, et comme on pouvait attendre beaucoup de lui ! Il paraissait si plein de vie, sa verte vieillesse était si bien allante ! Et voilà que brutalement la mort l'a terrassé et jeté au tombeau !

O Dieu, que vos dessins sont impénétrables ! Nous, avec nos vues humaines, nous le jugeons utile encore et nécessaire à tant d'œuvres commencées, à tant de projets à réaliser, et Vous, vous avez jugé qu'il avait droit au repos.

O Dieu, que votre volonté soit faite ! C'est le cri qui a jailli des lèvres et du cœur de la noble et vaillante chrétienne que, dans votre bonté, vous lui aviez donnée pour compagne, parce qu'elle était digne de lui et par la grandeur de sa foi, et par les qualités les plus exquises de l'esprit et du cœur. Elle pleure, et sa douleur ne veut pas être consolée ! Elle pleure et elle bénit votre amour

qui, à la vie si bien remplie de son époux, a mis le sceau de la dernière grâce. Quelle leçon pour tous que cette fin si chrétienne ! Quelle sérénité, quelle grandeur dans cette dernière communion de la terre annonçant l'éternelle communion du Ciel ! Oh ! cette famille brisée par la douleur, agenouillée autour du cher malade, pendant qu'on lui donne les derniers sacrements, et lui, calme, résigné, voyant sans effroi venir la mort ! C'est ainsi que devaient mourir les patriarches.

Que votre volonté soit faite ! C'est le cri qui a jailli du cœur et des lèvres de ses fils. Héritiers de son nom, ils le sont aussi de sa foi et de ses vertus, et en eux nous le verrons revivre. Mais vous, ô Dieu, soyez leur force et leur soutien !

Que votre volonté soit faite ! C'est le cri qui s'échappe de notre cœur à tous, qui l'avons beaucoup aimé, c'est le cri qui s'échappe de cette contrée toute entière, de cette ville de Thiviers où on l'entourait de tant de respect et d'affectionnée confiance.

Avec toute notre foi, du fond des abîmes terrestres, nous crions vers vous, Seigneur : Donnez-lui le repos éternel. *Amen.*

Après la cérémonie religieuse, le cortège se rendit au cimetière et, devant la tombe, les discours suivants furent prononcés :

*Discours de M. Barbière
au nom de la Société de Construction des Batignolles.*

Mesdames, Messieurs,

Je viens, au nom du Conseil d'Administration de la Société de Construction des Batignolles, dire un dernier adieu à l'Administrateur éminent que fut M. Gaillard.

C'est aussi un disciple qui vient rendre un hommage reconnaissant à celui qui fut son maître.

C'est en effet un ami qui pleure un ami.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler en détail l'histoire de sa vie, mais qu'il me soit permis de dire en quelques mots la carrière de l'ingénieur.

Il eut d'humbles débuts au Grand-Central ; puis il partit pour l'Espagne où il devait commencer à la Maison Gouin une collaboration qui dura quarante-trois ans.

En 1885, il entrait au Conseil d'Administration de la Société qu'il ne quittait que vingt ans après.

Malgré les préoccupations absorbantes adéquates à ses fonctions, il trouva le moyen de créer un véritable centre industriel à La Brugère et aux Castilloux.

Son amour pour les Castilloux, par une touchante fatalité, l'a conduit pour y fermer les yeux, dans cette maison où il avait vu le jour.

Il fut l'époux tendre, le père aimant, donnant à ses fils l'exemple du travail, de l'énergie et de l'honneur, tandis qu'il entourait de ses gâteries et de ses faiblesses les deux délicieuses petites filles qui lui rappelaient deux êtres de charme et de beauté trop tôt ravis à sa tendresse.

Les pauvres aussi étaient au nombre de ses enfants ; ils sont légion ceux qui ne faisaient jamais appel en vain à sa charité éclairée.

Tous ici, nous pleurons l'homme de cœur dont on peut résumer la vie par ces deux mots : énergie et bonté.

Puissent ces quelques hommages adoucir le cruel chagrin d'une famille amie unie à la mienne par les liens d'une vieille et profonde affection.

*Discours de M. Aubarbier
au nom de la Chambre de Commerce.*

Messieurs,

Il n'y a pas encore un an que la Chambre de Commerce de Périgueux accompagnait à sa dernière demeure son toujours regretté vice-président, M. Edouard Requier ; il faut que, par une sorte de fatalité cruelle, un nouveau deuil vienne encore la frapper soudainement dans la personne de son successeur qui, il y a quelques jours à peine, assistait encore, plein de vie et de santé, à sa dernière séance.

En venant assister aujourd'hui à cette triste cérémonie et lui rendre les derniers devoirs, nous n'avons pas seulement obéi aux sentiments d'émotion qu'a fait naître en chacun de nous la disparition d'un collègue aimé, nous avons voulu surtout apporter un supreme et solennel hommage aux qualités et aux vertus qui le distinguaient et ont contribué à donner à notre compagnie une considération dont nous lui garderons le souvenir reconnaissant.

Elève de notre lycée, M. Ludovic Gaillard, dont la famille est alliée aux plus honorables de notre pays, a, dès l'âge de quinze ans, commencé le dur mais salutaire apprentissage de la vie par le travail.

C'est ainsi qu'en 1853, tout heureux de penser que bientôt il ne serait plus à charge à personne, il a débuté comme opérateur aux études du chemin de fer de Périgueux à Limoges.

Après deux années passées ensuite au service des Ponts et Chaussées, il n'avait pas encore vingt ans qu'il faisait exécuter pour la Compagnie de chemin de fer Grand Central de France, les travaux de la traversée de Périgueux ; puis, c'est la Compagnie d'Orléans, ce sont les chemins de fer du Nord de l'Espagne, qui ont utilisé son activité et son savoir, faits surtout d'expérience, jusqu'au jour où, en 1862, la Maison Gouin, devenue depuis la Société de Construction des Batignolles, se l'est attaché.

La carrière lui était dès lors largement ouverte et c'est ainsi que ce travailleur infatigable, de la plus haute intelligence, mise au service des aptitudes les plus précieuses, a pu, pendant près d'un demi-siècle, donner la mesure de son énergie et de son talent, un peu partout, en Europe, en Asie, en Afrique, où avait pu l'appeler l'exécution des nombreux chemins de fer entrepris par cette puissante maison dont il devenait, en janvier 1885, un des Administrateurs-directeurs.

Au milieu de ses préoccupations et de ses courses à travers le monde, M. Gaillard n'avait cependant pas oublié son pays natal, et il s'y préparait une de ces retraites actives dont tous ceux qui l'approchaient étaient les témoins remplis d'admiration et dont le canton de Thiviers a été, je ne crains pas de le dire, un des premiers bénéficiaires, par l'importance qu'il a donnée à ses deux usines à papier, usines modèles, objet de sa sollicitude constante et désintéressée, où de nombreuses familles d'ouvriers trouvent, dans les meilleures conditions possibles, un travail largement rémunérateur.

La fortune, au surplus, souriait de toute part à ses efforts. Il avait déjà reçu pour les produits de ses usines, pour les services rendus à l'industrie et aux travaux publics, les récompenses les plus flatteuses, lorsque le 30 décembre 1898, le gouvernement de la République a su s'honorer en décernant à ce vaillant la croix de la Légion d'honneur.

Aussi, Messieurs, lorsqu'en 1899, il s'est agi de choisir parmi les industriels et les commerçants de notre pays ceux qui devaient composer la Chambre de Commerce dont il venait d'être doté, les électeurs ne s'y sont pas trompés, et ils ont, en première ligne, désigné M. Gaillard.

C'est depuis lors qu'il nous a été donné à nous, ses collègues, d'apprécier sa puissance de travail, la valeur de son expérience, en même temps que toutes les ressources de son cœur.

Scrupuleux observateur de ses devoirs, il tenait à suivre exactement nos travaux et nos délibérations auxquelles il était très attaché, au point de n'avoir jamais hésité, lorsqu'il était à Paris, à faire exprès le voyage, pour s'en retourner souvent aussitôt après.

Sa compétence incontestée, son exquise courtoisie, sa bonhomie et sa loyauté lui avaient acquis, là comme ailleurs, comme partout, les sympathies et les amitiés les plus vives, et j'ai dû à ces sentiments, à cette confiance qu'il avait inspirée à tous ses collègues, la bonne fortune de l'avoir pour collaborateur immédiat dans la direction des travaux de notre compagnie.

Collaboration trop courte hélas ! qui nous laisse les regrets les plus vifs.

Mais ce n'est pas seulement dans le monde des affaires et de l'industrie, ou à la Chambre de Commerce que M. Gaillard laissera un vide.

Voyez autour de vous, dites-moi, depuis qu'il était devenu un peu plus des nôtres, quelle manifestation il n'avait pas donnée de son inépuisable bonté et de la sensibilité de son cœur ! Dites-moi quelles sociétés de bienfaisance, de philanthropie, de mutualité dont il n'ait été le bienfaiteur ! Dites-moi quelle est l'œuvre utile qu'il n'ait pas fait bénéficier de sa générosité !

Et ses ouvriers, qu'il chérissait de tout son cœur, dites-moi ce qu'il n'a pas fait pour eux, pour améliorer leur sort et leurs conditions de travail ! Ses ouvriers, tous ceux qu'il occupait à Thiviers comme à Périgueux, et qu'il appelait parfois « ses grands enfants » !

Croyez-vous que leur cœur ne s'est pas serré tout d'un coup à la foudroyante nouvelle qui enlevait à leur affection et à leur dévouement l'ami véritable, si fier d'avoir gagné, lui aussi, comme les plus méritants d'entr' eux, la médaille d'honneur du Travail !

M. Gaillard n'était pas seulement un pratiquant de la philanthropie, c'était aussi un croyant.

Mais la sincérité de ses sentiments n'excluait pas, dans cet esprit élevé, la tolérance la plus discrète et la plus délicate qui lui a valu le respect universel.

C'est ainsi que ceux qui ont eu le bonheur ou la bonne fortune de l'approcher et de le connaître savent à quel point étaient unies en lui les vertus du citoyen et de l'homme privé.

Si la loyauté, l'intégrité, la bienveillance et la bonté constituaient, pour tous, les traits saillants de son caractère, n'était-il pas pour sa famille le plus affectueux des époux et le meilleur des pères?

Que ceux qui partageaient aussi sa vie et lui étaient si chers supportent avec courage cette terrible épreuve! Et si quelque chose peut atténuer leurs regrets, qu'ils soient assurés de toute la sympathie de ceux qui les entourent et qui, s'inclinant respectueusement devant leur douleur, sauront conserver le souvenir ineffaçable de celui dont ils déplorent avec eux la perte irréparable, et dont la vie fut toujours un si haut et si imposant exemple.

Discours de M. de la Combe, au nom des amis personnels.

Mesdames, Messieurs,

Devant cette tombe qui vient de se fermer, une voix plus autorisée que la mienne s'est déjà élevée pour rappeler les solides qualités, la robuste et brillante intelligence et la touchante bonté de l'ami que nous venons de perdre.

Les larmes qui voilent tous les regards, l'émotion qui étreint cette foule accourue de toutes parts et qui entoure ce cercueil, disent avec une énergique éloquence la grandeur de la perte que vient de faire le pays.

Nature d'élite, bonne et généreuse, esprit pondéré, on peut dire hautement qu'il fut le fils de ses œuvres.

On vient de vous dire que par son travail et sa haute valeur intellectuelle il était arrivé aux situations les plus enviables.

Mais, Messieurs, après sa famille qu'il chérissait tendrement, il avait au cœur une autre affection : c'étaient ses chères usines, et en particulier son Castilloux.

C'est là que, lorsqu'il avait quelques instants de libres, il venait vivre d'une vie nouvelle qui lui rappelait ses vieux parents et les jours heureux de son enfance.

Rien ne lui coûtait pour embellir et moderniser sa chère fabrique et améliorer le bien-être de son entourage.

Tous, grands et petits, participaient à sa nature généreuse, et l'on peut dire de lui, sans être démenti, qu'il semait le bien sur son passage.

Comme il était heureux de se trouver au milieu de ses collaborateurs qu'il entourait de son affection ! Longtemps encore ils pleureront ce maître vénéré et son image sera profondément gravée dans leur cœur.

Se rappelant que pour former un homme et une bonne mère de famille, il faut de bonne heure inculquer aux enfants les principes d'une instruction saine et morale, il fit construire la chapelle et l'école des usines où se rendent les enfants de tous les ouvriers.

Ne dirait-on pas que la Providence, pour rendre hommage à sa foi robuste de chrétien, a voulu qu'il vint aux Castilloux, entouré de tous les siens, terminer une carrière si bien remplie, mais hélas trop courte !

Certes, Messieurs, il est des douleurs insondables que des consolations banales ne peuvent amoindrir ; mais s'il peut exister un baume pour d'aussi cruelles blessures, n'est-ce pas l'immortelle espérance d'une autre vie où se peuvent trouver les récompenses des efforts vers le bien et la paix infinie promise par Dieu à ceux qui ont foi en sa justice ?

Puisse, Messieurs, cette pensée apporter quelque adoucissement à celle dont nous saluons respectueusement la douleur et à ses fils bien aimés qui pleurent et dont nous ressentons le déchirant chagrin.

Qu'un dernier hommage aille à celui que cette foule attristée pleure sincèrement et qui reposera entouré de l'affectionnée estime de tous et salué d'unanimes regrets.

Au revoir, cher ami, dans un monde meilleur !

Ensuite, pendant une heure, eut lieu le défilé de la foule interminable devant la famille, chacun tenant à venir serrer la main à la veuve et aux enfants du cher disparu.

Nous avons dit que les journaux de la région

avaient été unanimes à regretter la mort de cet homme de bien.

L'Indépendant du Périgord, du dimanche 23 janvier 1910, parut avec sa première page encadrée de deuil et consacra à M. Gaillard, « cette noble et grande figure », trois longs articles bien intéressants à divers titres, donnant de très curieux aperçus sur les tentatives d'accaparement de M. Ludovic Gaillard, par les différents partis politiques.

Le mercredi 26 janvier 1910, *l'Avenir de la Dordogne* reproduisit dans les mêmes termes, avec quelques coupures, l'article de *l'Indépendant*, ainsi que les trois discours de MM. Barbière, Aubarbier et du docteur de La Combe.

Le Combattant Républicain du 25 janvier 1910 s'associa aux autres journaux de nuance politique si différente pour regretter la perte que le Périgord venait de faire.

Même note des plus sympathiques dans le *Combat Périgourdin*, journal républicain hebdomadaire.

Les journaux des régions avoisinantes, comme le *Courrier du Centre*, qui se publie à Limoges, s'associèrent aux regrets des Périgourdin en termes émus.

L'Avenir du Puy-de-Dôme et du Centre salua en M. Ludovic Gaillard un bienfaiteur de l'Auvergne, dont la population de Blanzat gardera pieusement le souvenir.

Les journaux spéciaux de la papeterie, *La Papeterie* et *Le Moniteur de la Papeterie Française*, ne pouvaient laisser se fermer la tombe de M. Ludovic Gaillard sans dire un mot d'adieu à celui qui a rendu des services aussi signalés à l'industrie papetière, et dans l'exercice de laquelle la famille Gaillard s'est créé une véritable noblesse.

Voici, en effet, ce que disait *Le Moniteur de la Papeterie Française* :

Nous avons appris avec le plus profond regret la mort presque subite de M. Michel Ludovic Gaillard, décédé le 15 Janvier écoulé, à son usine des Castilloux, près Thiviers, dans sa 72^e année.

Avec M. Michel Gaillard disparaît un des fabricants de papier des plus distingués à tous égards, dont la carrière industrielle fut des plus remarquables.

M. Gaillard appartenait à une très vieille famille papetière et possédait, dans la Dordogne, l'usine des Castilloux et celle de La Brugère ; dans le Puy-de-Dôme, l'usine de Saint-Vincent-de-Blanzat ; il avait donné ces deux dernières à ses fils, lors de leur mariage, pour ne plus s'occuper que de la fabrique des Castilloux, située au milieu d'un immense parc où il se plaisait à venir passer les rares moments de liberté que lui laissaient ses nombreuses occupations.

M. Gaillard était également resté pendant de longues années Administrateur de la Société de Construction des Batignolles ; jusqu'à sa mort il y resta attaché en qualité d'ingénieur-conseil ; dernièrement encore, il avait entrepris d'importants travaux dans la ville de Périgueux.

En dehors de ses occupations industrielles, M. Gaillard exerçait aussi les fonctions de vice-président de la Chambre de Commerce de Périgueux et de censeur de la Banque de France. Chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la médaille d'honneur du Travail, il avait reçu en outre plusieurs décorations étrangères.

Les obsèques de cet éminent industriel, qui fut en même temps

un vrai philanthrope, ont eu lieu le mardi 18 janvier, en l'église de Thiviers, au milieu d'une foule considérable venue de tous les points de la région.

Avant l'absoute, M. le chanoine Cauvin a rendu, en un langage ému, un hommage public à la mémoire du regretté défunt. Au cimetière, trois discours ont été prononcés, retraçant les hautes vertus de l'homme de bien.

A notre tour, nous présentons l'expression de nos douloureux et respectueux hommages à M^{me} V^{ve} Gaillard, à ses fils, MM. Ernest et Emile Gaillard, nos confrères, ainsi qu'à toute leur famille.

Telle fut la fin de cet homme de devoir qui usa noblement sa vie au travail dont son exemple fait si bien ressortir le rôle moral et social. Ayons devant les yeux ce spectacle d'une énergie que rien n'a su abattre; en ces temps où l'affaissement moral semble une maladie qui gagne les âmes des jeunes gens, la vie de M. Gaillard leur montrera que dans le travail ils trouveront un refuge, une espérance qui ne trompe jamais. Le travail trempe la volonté. Et quel plus bel éloge peut-en faire de quelqu'un sinon de dire: « *Celui-là, c'est mieux qu'un homme, c'est un caractère* ». A nos lecteurs de juger si M. Ludovic Gaillard a mérité cet éloge.



ANNEXE

NOTE

Sur les Travaux dont s'est occupé

M. Michel-Ludovic GAILLARD

Ingénieur Civil

De 1853 à 1905

Né à Sorges-de-la-Dordogne, le 23 mars 1838.

Sorti de l'Ecole industrielle du lycée de Périgueux en 1853, à l'âge de 15 ans; engagé à cette époque comme opérateur aux études du chemin de fer de Limoges à Périgueux jusqu'en 1855.

De 1855 à 1857, employé par les Ponts et Chaussées à la surveillance des travaux de construction de la nouvelle route nationale n° 21, entre Thiviers et Sorges.

De 1857 à 1858, a fait exécuter, en qualité de conducteur, pour la compagnie du Chemin de fer Grand Central de France, les travaux de la traversée de Périgueux, sur une longueur de 12 kilomètres, comprenant de nombreux ouvrages d'art.

De 1858 à 1860, a fait exécuter, en la même qualité, pour la Compagnie d'Orléans, les travaux de la section du chemin de fer de Limoges à Périgueux, comprise entre Thiviers et Négrondes, sur 13 kilomètres de longueur, comprenant entre autre le tunnel de Thiviers en courbe, de 400 mètres de longueur.

De 1861 à 1862, a été chargé, comme chef de section, de l'exécution des travaux du chemin de fer du Nord de l'Espagne, dans la section de Zumarraga à Beasain, d'une longueur de 12 kilomètres.

En 1862, entré au service de la maison Ernest Gouin et Cie, aujourd'hui Société de Construction des Batignolles.

Pendant cette dernière période, de 1862 à 1905, d'une durée de 43 ans, M. Gaillard a collaboré à l'exécution des travaux du chemin de fer du Nord de l'Espagne, dans la traversée des Pyrénées, entrepris par MM. Ernest Gouin et Cie et du chemin de fer de Huy à Modave, en Belgique, d'une longueur de 54 kilomètres.

Il a dirigé sur place, en France, les études et la construction de 257 kilomètres de chemins de fer, comprenant les lignes de Poitiers à Saumur, de Pons à Royan, de Saujon à La Tremblade et de Besançon à Morteau.

Il a été ensuite tout spécialement chargé, en résidence à Paris, de la direction des études et de la construction, savoir :

1^o Du canal d'irrigation de Pierrelatte et de son réseau de distribution (ensemble 286 kilomètres) ;

2^o Des lignes de Duvivier à Souk-Ahras et à Ghradimaou et de Souk-Ahras à Tébessa, en Algérie, d'une longueur totale de 239 kilomètres ;

3^o Du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, au Sénégal, d'une longueur de 264 kilomètres ;

4^o Des lignes d'intérêt local des Bouches-du-Rhône, de 132 kilomètres de longueur ;

5^o Des lignes d'intérêt local du Puy-de-Dôme, de 37 kilomètres de longueur, concédées à la Société de Construction des Batignolles et exploitées par elle, sous la direction de M. Gaillard ;

6^o Du chemin de fer de Villa Mercédès à La Rioja, dans la République Argentine, de 86 kilomètres de longueur ;

7^o Du chemin de fer de Moudania à Brousse, en Asie-Mineure, de 42 kilomètres de longueur ;

8^o Du chemin de fer à crémaillère de Beyrouth à Damas, en Syrie, de 144 kilomètres de longueur ;

9^o Des lignes de Pont-de-Trajan à Béja-Ville ; de Djédéida à Bizerte ; d'Hammam-el-Lif à Nabeul ; de Fondouk-Djedid à Menzel ; de Sousse à Entidaville et à Bir-bou-Rekba ; de Tunis à Zaghouan ; de Sousse à Kairouan et de Sousse à Moknine, en Tunisie, ayant ensemble une longueur totale de 441 kilomètres ;

10^o Des lignes de Menouf à Achemoun et de Kafr-el-Cheik à Belcas, en Egypte, d'une longueur totale de 69 kilomètres.

110 Des chemins de fer d'intérêt général de la Corrèze, à voie étroite, comprenant les lignes d'Uzerche à Tulle, de Seilhac à Treignac et de Tulle à Argentat, d'une longueur totale de 93 kilomètres.

Ce qui porte à 2.112 kilomètres la longueur des chemins de fer et canaux construits directement par M. Gaillard ou sous sa direction et pour lesquels il a été dépensé plus de 220 millions.

Il a en outre étudié et établi les projets de divers chemins de fer en France, en Belgique, en Autriche, en Italie, en Serbie, en Roumanie, en Bulgarie, au Vénézuela, au Chili, etc., en vue d'entreprises qui ne se sont pas réalisées.

Il s'est occupé également des études des lignes du Tonkin et du Yunnan, d'une longueur de 800 kilomètres, et du chemin de fer du Pirée à Larissa, en Grèce.

Entré comme chef de section dans la maison Ernest Gouin et Cie en 1862, il en est devenu administrateur-directeur le 1^{er} janvier 1885, et en cette dernière qualité il a participé à l'exécution de tous les autres travaux entrepris par la Société.

En dehors des travaux qui viennent d'être énumérés, M. Gaillard s'est occupé, pour son compte personnel, de plusieurs affaires industrielles ; il a fondé notamment, en 1858 et en 1879 deux usines dans la Dordogne pour la fabrication du papier, usines qui occupent de nombreuses familles d'ouvriers, logées pour la plupart dans des maisons ouvrières. Une école a été installée dans ces usines pour y recevoir les enfants des ouvriers.

Il a exploité également une importante usine à Saint-Vincent-de-Blanzat (Puy-de-Dôme), pour la fabrication des beaux papiers d'impression.

Les récompenses obtenues par M. Gaillard sont les suivantes :

En 1855 au concours régional de Périgueux, une médaille de bronze ;

En 1858, à l'exposition du Centre de la France, à Limoges, une mention honorable ;

En 1880, à l'exposition nationale de Périgueux, une médaille d'or ;

En 1889, à l'exposition universelle de Paris, une médaille de bronze ;

En 1894, à l'exposition universelle de Lyon, une médaille d'argent ;

En 1895, à l'exposition universelle de Bordeaux, une médaille d'or ;

En 1896, le 25 janvier, la croix de commandeur de l'ordre du Nichan-Istikhar ;

En 1896, le 27 février, la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand ;

En 1897, le 1^{er} avril, la croix d'officier de l'ordre de l'Osmanié ;

En 1898, le 30 décembre, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur.

En 1899, au mois d'avril, la médaille d'honneur du Travail.

En 1900, à l'exposition universelle de Paris, une médaille d'or.

En 1905, un diplôme d'honneur à l'exposition de Liège.

Pendant la guerre de 1870, M. Gaillard se mit à la disposition de la Commission d'armement national, qui le chargea de l'installation et de la direction des ateliers pyrotechniques de Viviers (Aveyron). Ces ateliers fonctionnèrent d'une façon normale et sans aucun accident pendant toute la durée de la guerre.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE
DE PÉRIGUEUX



